# Les romans moyen-anglais *Octavian* et *Le bone Florence of Rome* : convergences thématiques ou vestiges d'un cycle perdu ?

Le manuscrit Ff.2.38 de la Bibliothèque Universitaire de Cambridge recèle l'unique copie existante du roman moyen-anglais à rime caudale *Le bone Florence of Rome*, ainsi que d'autres poèmes de ce genre qui racontent l'histoire d'une noble femme injustement accusée ou persécutée : *The Erle of Tolous*, *Sir Eglamour of Artois*, *Sir Tryamour* et *Octavian*, présenté ici dans sa rédaction dite « septentrionale[1] ». Tandis que ceux-ci apparaissent dans l'ordre susmentionné, indiquant de cette manière sinon un exemplaire commun, du moins une ressemblance thématique, celui-là est relégué à une autre unité du codex. Une deuxième version du roman *Octavian* plus proche de l'archétype perdu est conservée à la bibliothèque de la cathédrale de Lincoln, ms. 91, surnommé Thornton d'après le scribe yorkshirien qui l'a rédigé[2]. Ce volume contient en outre les romans apparentés *The Erle of Tolous* et *Sir Eglamour* ; quelle qu'en soit la raison, *Le bone Florence of Rome* ne s'y trouve pas[3]. Il en va de même pour le

1 — Au sujet des œuvres contenues dans le manuscrit, cf. Fr. McSparran et P. R. Robinson, *Cambridge University Library MS Ff.2.38*, Londres, The Scolar Press, 1979 (description du ms. reproduit en fac-similé, p. VII-XII, p. XXI-XXV).

2 — La supériorité de la version préservée dans le ms. Thornton (ms. L) est soutenue dans *Octovian*, éd. Fr. McSparran, Londres, Oxford University Press, 1986 (*Early English Text Society. Original series*, 289) : selon l'éditrice, « the language of the original poem was not very different from that of L » (p. 37).

3 — Un inventaire détaillé est fourni par S. Fein, « The Contents of Robert



BDBA-Othovien-Stavsky.indd 1 19/11/2019 15:45:07

ms. Londres, British Library, Cotton Caligula A II abritant la rédaction « méridionale » d'*Octavian*[4]. Une analyse des trois poèmes suggère pourtant une relation plus étroite entre leurs traditions narratives, dont les quelques témoins à résister aux ravages du temps ne sont que des survivants presque aléatoires[5]. Cette étude permet également de constater un processus distinct de développement et de diffusion de ces légendes qui se déroule en Angleterre pendant le Moyen Âge tardif, par contraste avec leurs fortunes en France à la même époque.

Commençons par un bref synopsis du roman *Le bone Florence of Rome*[6]. Le roi centenaire de Constantinople demande la main de l'héroïne, la fille de l'empereur romain Otes. Ayant appris que celle-ci avait rejeté sa proposition de mariage, il déclare la guerre au royaume voisin. Deux frères exilés de la Hongrie s'engagent comme mercenaires dans l'armée de la puissance occidentale. L'un d'eux va épouser Florence après la mort au combat de son père ; l'autre va les trahir à plusieurs reprises, au point même de tenter un coup d'état lorsque le nouveau monarque part à la poursuite de son adversaire. Il est finalement emprisonné dans une tour puis libéré par sa belle-sœur en geste de bonne volonté quand le héros revient victorieux à Rome. L'ingrat l'intercepte sur son chemin de retour et accuse sa femme d'adultère avec son chevalier le plus fidèle, lequel réussit ensuite à se disculper. L'empereur bannit son frère, qui rentre directement à Rome pour enlever Florence sous prétexte de vouloir l'accompagner auprès de son conjoint. S'ensuit toute une série d'errances, d'agressions sexuelles, de trahisons et de miracles, au bout de laquelle la protagoniste trouve refuge dans un abbaye isolée, où elle se découvre dotée de pouvoirs curatifs surnaturels, ce qui lui vaut une renommée importante. Affligés de divers maux, son mari, son beau-frère et les autres hommes qui l'ont maltraitée y viennent chacun à leur tour chercher de l'aide. Tandis que Florence guérit le héros, le seul à la reconnaître à travers son habit de religieuse, elle contraint les vilains à confesser

Thornton's Manuscripts », dans *Robert Thornton and His Books. Essays on the Lincoln and London Thornton Manuscripts*, éd. S. FEIN et M. JOHNSTON, York, York Medieval Press, 2014 (*Manuscript Culture in the British Isles*), p. 13-66 (p. 21-48).

4 — Cf. D. C. WHITE, *BL Cotton Caligula Aii, Manuscript Context, The Theme of Obedience, and a Diplomatic Transcription Edition*, PhD thesis, Atlanta, Georgia State University, 2012, p. 4 (disponible en ligne à l'adresse : https://scholarworks.gsu.edu/english_diss/97).

5 — Pour une tentative de rassembler les traces des ouvrages perdus en Angleterre, cf. R. M. WILSON, *The Lost Literature of Medieval England*, Londres, Methuen, 1970 (2e édition revue et complétée).

6 — Dans sa contribution à ce numéro, Jean-Philippe Llored analyse l'intrigue des deux rédactions du roman moyen-anglais *Octavian*.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 2 19/11/2019 15:45:07

leurs péchés s'ils veulent être soignés. Qu'elle le veuille ou non, l'époux lésé les fait tuer (au moins dans cette version du récit) et retire l'amour de sa vie de son couvent. Elle finit par lui donner un héritier portant le nom de son grand-père défunt.

Pour reprendre l'analyse du poème, on observe que le conte répandu de la « femme chaste convoitée par son beau-frère », classifié au début du siècle précédent par le philologue finnois Axel Wallensköld[7], fut augmenté de façon à en élaborer les personnages masculins, surtout le père et le mari de l'héroïne. Alors qu'un récit analogue tel que le *Miracle de l'Impératrice* de Gautier de Coinci[8] met en relief sa foi et sa chasteté comme un but en soi ou plutôt un moyen d'obtenir le salut, dans le cas présent ces vertus servent à préserver ses relations d'ici-bas en dépit des adversités qui la séparent des siens. Certes, le caractère de Florence reste polyvalent, susceptible de déclinaisons multiples. Par exemple, selon la chanson de geste sur laquelle le poème anglais est basé, même quand la femme égarée s'habille en nonne, elle continue de songer à son époux : *oncor quite el gesir en ses bras toute nue*[9]. Il lui faut du temps pour préférer l'*estamine* dont elle est vêtue au *pel de sebeline* et au *bliaut de poille forré de blanc hermine* qu'elle portait jadis[10]. En revanche, d'après la version anglaise, une fois arrivée au couvent, l'héroïne prétend qu'elle n'a aucun *fere […] Leueyng vndur the sonne*[11] (‘compagnon […] vivant sous le

7 — A. Wallensköld, *Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. Étude de littérature comparée*, Helsingfors, Finska Vetenskapssocieteten, 1907 (*Acta Societatis scientiarum Fennicae*, 34/1).

8 — Gautier de Coinci, *De l'Empeeris qui garda sa chasteé contre mout de temptations*, dans *Les Miracles de Nostre Dame*, éd. V. Fr. Koenig, 4 vol., Genève, Droz, 1955-1970 (*Textes littéraires français*, 64, 95, 131, 176), t. 3, p. 303-459. Une comparaison plus nuancée des deux ouvrages a été menée par M.-G. Grossel, « Comparaison entre l'écriture de *La chanson de Florence de Rome* et le *Miracle de l'Impératrice* de Gautier de Coinci », dans *L'Épique médiéval et le mélange des genres*, dir. C. Cazanave, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2005 (*Littéraires*), p. 105-120.

9 — L'ouvrage est cité à partir de l'édition en cours de préparation d'Emmanuelle Poulain-Gautret, qui en a généreusement partagé le manuscrit avec nous : *Florence de Rome. Projet d'édition du ms. BnF Nouv. Acq. Fr 4192*, éd. E. Poulain-Gautret, inédit pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Arras, Université d'Artois, 2017, v. 5466 (dorénavant *FR*). Pour une édition plus ancienne, cf. *Florence de Rome. Chanson d'aventure du premier quart du XIII^e siècle*, 2 vol., éd. A. Wallensköld, Paris, Firmin-Didot pour la SATF, 1909-1907, t. 2, v. 5583.

10 — *FR*, v. 5645-5647 ; cf. *Florence de Rome*, éd. cit., v. 5762-5764.

11 — *Le Bone Florence of Rome. A Critical Edition and Facing Translation of a Middle English Romance Analogous to Chaucer's Man of Law's Tale*, éd. et trad. J. Stavsky, Cardiff, University of Wales Press, 2017 (*New Century Chaucer*), v. 1906 ; v. 1908. Pour d'autres points de divergence entre le roman anglais et les versions continentales du même récit, cf. *ibid.*, p. 11-13 ; A. Th. Lee, « *Le Bone Florence of Rome* : A Middle English Adaptation of a French Romance », dans *The Learned and the Lewed. Studies in Chaucer and Medieval Literature*, dir. L. D. Benson, Cambridge, Harvard University Press, 1974 (*Harvard English Studies*, 5), p. 343-354.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 3 19/11/2019 15:45:07

soleil'[12]). Quoi qu'il en soit, il faut maintenir une distinction entre de telles nuances, dont l'importance est incontestable, et la trame principale de l'ouvrage, qui privilégie les liens familiaux.

Voici donc le premier point de convergence entre *Le bone Florence of Rome* et *Octavian* : leur intrigue se déclenche par une crise remettant en cause la capacité de la société à garantir le bon fonctionnement de l'ordre reproducteur. Celui-ci dépend non seulement de la fidélité de l'héroïne, qui résiste à toutes les épreuves, mais aussi du respect que lui doit chaque personne liée à elle : une attitude dont certaines manquent cruellement, soit le prétendant âgé qui ne lui convient pas, soit le beau-frère qui aurait dû la protéger, soit les autres hommes qui la mettent à mal, soit, dans *Octavian*, la belle-mère jalouse et perfide. Si dans le *Miracle de l'Impératrice* de Gautier de Coinci seul Dieu et la Reine des cieux peuvent sauver la femme persécutée, ici les protagonistes masculins et toute une gamme d'adjuvants font preuve eux aussi des qualités morales requises pour résoudre le conflit initial et assurer la succession de la lignée. Grâce à leurs structures homologues, les remaniements français de leurs sources ainsi que d'autres récits semblables se trouvèrent regroupés en un cycle épique[13], la réplication de destins semblables à travers plusieurs générations ne faisant qu'augmenter la gloire de la dynastie.

Est-ce que la tradition qui fait d'Octavien père l'arrière-grand-père de Florence remonte à une époque plus lointaine, ou bien s'agit-il d'un amalgame du Moyen Âge tardif ? Nous voudrions souligner quelques points pertinents pour répondre à cette question sans pour autant prétendre apporter une réponse définitive. Dans son analyse des relations littéraires des deux rédactions d'*Octavian*, Frances McSparran conclut qu'elles sont dérivées uniquement du poème français en octosyllabes datant de la fin du XIII^e^ siècle. Leurs correspondances peu nombreuses avec *Florent et Octavien* proviendraient d'une version perdue du poème antérieur, par exemple l'affirmation de la belle-mère de l'empereur que son fils est stérile ou certains détails concernant le séjour de l'héroïne à Jérusalem[14]. Il en va de même pour *Le bone Florence of Rome* : aucun des remaniements de la chanson de geste qui lui servit de modèle ne semble l'avoir influencé.

12 — Les traductions des mots et des citations en moyen anglais sont de l'auteur de cet article.

13 — Les ouvrages constituant ce cycle sont répertoriés et analysés dans *Florent et Octavien. Chanson de geste du XIV^e^ siècle*, éd. N. LABORDERIE, 2 vol., Paris, Champion, 1991 (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 17), t. 1, p. CLXXII-CXC.

14 — *Octovian*, éd. cit., p. 42-48.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 4 19/11/2019 15:45:07

Un parallèle entre *Florent et Octavien* et la rédaction méridionale d'*Octavian* mérite pourtant d'être réexaminé : vers la fin de sa première partie, la chanson de geste française baptise l'impératrice jusqu'alors anonyme « Florimonde[15] ». De manière semblable, dans le roman anglais, elle reçoit le nom « Florence » dès le début du récit[16]. Une influence directe est douteuse étant donné la position différente de ces désignations. Selon Frances McSparran, l'auteur ne fait que souligner une similitude avec une autre héroïne faussement accusée[17], mais une source commune n'est pas hors de question. D'une façon ou d'une autre, la légende de Florence bénéficiait probablement d'une diffusion plus étendue en Angleterre que ne l'indique la seule copie survivante du poème anglais qui la raconte, produite, d'après des études linguistiques et codicologiques, à Leicestershire dans les Midlands de l'Est[18]. L'existence d'une rédaction méridionale et même d'un cycle est donc concevable, n'en déplaise à McSparran, qui rejette cette possibilité[19]. Une telle tradition, à moins qu'elle ne se soit développée indépendamment dans les deux pays, a dû être importée à l'époque où les deux chansons de geste avaient franchi la Manche, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du XIII^e^ siècle, à en croire la datation des manuscrits et des fragments parvenus jusqu'à nous (un point qui sera abordé plus tard dans le présent article).

Menons une étude plus approfondie sur les relations entre l'*Octavian* septentrional et *Le bone Florence of Rome*. Le manuscrit de Cambridge qui les renferme témoigne d'une adaptation persistante, mais pas toujours consistante, au dialecte local et courant. Dans le cas du premier, une comparaison avec le manuscrit Thornton révèle une version du poème bien plus riche en formes septentrionales et en archaïsmes conservée dans celui-ci, même si elle aussi est quelque peu éloignée de l'archétype perdu, comme le démontre McSparran[20]. Quant au dernier, bien qu'on ne dispose que d'une copie unique, il est facile d'observer que celle-ci présente

15 — *Florent et Octavien*, éd. cit., v. 6062 et *passim*.

16 — *Octavian Imperator edited from ms. BL Cotton Caligula A II*, éd. Fr. McSparran, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1979 (*Middle English Texts*, 11), v. 89 et *passim*.

17 — *Ibid.*, p. 96.

18 — An. McIntosh, M. L. Samuels et M. Benskin, *A Linguistic Atlas of Late Mediaeval English*, 4 vol., Aberdeen, Aberdeen University Press, 1986, t. 3, p. 244-245 (LP 531), t. 4, p. 338 (Grid 445 305) ; Fr. Hülsmann, « The Watermarks of Four Late Medieval Manuscripts Containing *The Erle of Tolous* », *Notes and Queries*, nouvelle série, t. 32, 1985, p. 11-12 ; M. Johnston, « Two Leicestershire Romance Codices : Cambridge, University Library MS Ff.2.38 and Oxford, Bodleian Library MS Ashmole 61 », *Journal of the Early Book Society*, t. 15, 2012, p. 85-100.

19 — *Octovian*, éd. cit., p. 40, n. 3 : « There is thus some evidence for the development of an Octavian cycle in France, but not in England ».

20 — *Octovian*, éd. cit., p. 10-27 ; p. 33-38.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 5 19/11/2019 15:45:07

un mélange de formes typiques à son comté et un substrat important de formes plus septentrionales ainsi qu'un groupe de mots caractéristiques de l'Angleterre du Nord. Considérons, par exemple, la strophe suivante, où les deux frères hongrois apprennent les nouvelles de la guerre entre Rome et Constantinople :

*A wery palmer came þem by*
*And seyde, « Syrrys, Y haue ferly*
*That ye wyll not fare.*
*I haue bene at grete Rome*
*To seke Seynt Petur, and thens Y come ;*
*Straunge tythyngys harde Y thare :*
*Ther ys an emperowre þat hyght Garcy,*
*Is logyd in the Narumpy,*
*Wyth syxty thousande and mare ;*
*He seyth þe Emperowre of Rome schall not leue*
*But yf he to hym hys doghtur geue,*
*That ys so swete of sware*[21]*. »*

La forme *mare* ('plus'), relativement fidèle à l'étymon anglo-saxon *māra*, est particulière aux dialectes parlés au-delà de l'Humber, par exemple à Yorkshire. En revanche, à Leicestershire, on disait *more* par élévation de la voyelle longue de la racine. Ici, le scribe ne pouvait pas moderniser le texte parce qu'un des mots rimant avec *mare* était incapable de subir une transformation pareille : le verbe moyen-anglais *fare* (ici : 'partir') est dérivé de *faran* (avec un *a* court) en anglo-saxon ; il se conjuguait *fore* seulement au prétérit. Par contre, la forme *more* est utilisée dans une vingtaine d'occurrences en position interne au vers ou à la fin d'un vers appartenant à un distique rimé. Il est probable qu'au moins une partie de ces modifications soient propres au scribe plutôt qu'à l'exemplaire qu'il copie. Une fois, on parvient à le surprendre : ayant commencé à écrire le verbe *vndurstande* ('comprendre'), il dut se rendre compte que la forme *vndurstonde*, habituelle dans sa région, convenait également au schéma des rimes, le mot final suivant *londe* ('pays') se laissant adapter de la même façon. Donc, il corrigea le *a* en un *o* déformé[22]. D'autres problèmes textuels indiquent eux aussi un archétype distant dans l'espace et dans le

21 — *Le Bone Florence of Rome*, éd. cit., v. 430-441. 'Un pèlerin fatigué croisa leur chemin et dit : « Messieurs, je m'étonne que vous ne partiez pas (d'ici). J'ai visité Rome la grande en quête de saint Pierre, et c'est de là que je reviens. J'y ai entendu d'étranges nouvelles : un empereur appelé Garcy a planté son camp dans le Pré de Néron, accompagné de soixante mille (hommes) et même plus. Il dit que l'empereur de Rome ne vivra pas longtemps à moins qu'il lui donne sa fille, qui a le cou tellement agréable. »'.

22 — Cf. l'apparat textuel de *Le Bone Florence of Rome*, éd. W. Vietor, Marburg, Elwert, 1893, v. 1210.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 6 19/11/2019 15:45:07

temps[23]. Par exemple, le substantif *sware* (‘cou’) dans le passage cité ci-dessus est une forme rarissime attestée seulement dans *Le bone Florence of Rome* et dans quelques poèmes écossais plus tardifs[24]. Notre scribe ne semble pas l’avoir compris tout à fait, le traitant comme un adjectif dans la locution fautive *swete and sware*[25] (‘agréable et oisive [?]’).

L’analyse linguistique des deux poèmes revient à ceci : *Le bone Florence of Rome* et l’*Octavian* septentrional ont suivi une trajectoire parallèle qui les a menés du Nord de l’Angleterre jusqu’aux Midlands de l’Est. Leur proximité n’est donc pas seulement d’ordre thématique, elle relève aussi de l’histoire de leur transmission et peut-être de leur composition. Un indice supplémentaire qui servirait à en éclairer les origines est le ms. Cologny, Fondation Martin Bodmer, 67, rédigé au milieu du XIII^e^ siècle, qui contient une copie jugée inférieure de la chanson de *Florence de Rome*. Longtemps conservé en mains privées au Yorkshire de l’Ouest, le codex fait preuve de liens étroits avec cette région : d’après la description fournie par Françoise Vielliard[26], son feuillet de garde « introduit lors de la restauration de la reliure […] proviendrait d’un livre de comptes d’un manoir » sur lequel « sont cités » plusieurs « noms de lieu » de l’alentour ; quelques feuilles « portant » des « blasons » locaux y ont en outre été ajoutées. Malheureusement, *Le bone Florence of Rome* ne provient pas de la version contenue dans ce volume, parce que celle-ci préserve un tout autre dénouement, selon lequel l’héroïne châtie, guérit et laisse partir ses anciens ennemis avant de prendre soin de son mari blessé, qui n’a donc aucune chance de se venger d’eux[27]. Cette fin originale – absente du ms. Paris, BnF, n.a.fr. 4192, qui offre un bon état du texte, mais qui comporte une version tronquée du poème – survit dans une traduction castillane en prose, avec laquelle le roman anglais s’accorde étroitement[28]. On en conclut que l’histoire de Florence jouissait d’une popularité assez étendue dans la région pour y circuler en plusieurs versions[29].

23 — N. Jacobs (dans « Some Creative Misreadings in *Le Bone Florence of Rome*. An Experiment in Textual Criticism », dans *Medieval English Studies Presented to George Kane*, éd. Ed. D. Kennedy, R. Waldron et J. S. Wittig, Woodbridge, Brewer, 1988, p. 279-284) arrive à la même conclusion en s’attaquant à d’autres difficultés textuelles.

24 — Cf. DSL, *Dictionary of the Scots Language*, s. v. *Swire, Swyr(e, n.* (article disponible en ligne : https://dsl.ac.uk/entry/dost/swire).

25 — *Le Bone Florence of Rome*, éd. cit., v. 90.

26 — https://www.e-codices.unifr.ch/fr/description/fmb/cb-0067.

27 — Cologny, Fondation Martin Bodmer, ms. 67, fol. 81r^o^-v^o^.

28 — *Le bone Florence of Rome*, éd. cit., p. 39, n. 36.

29 — Pour une discussion plus élaborée de l’histoire textuelle du récit de *Florence de Rome* en Angleterre, cf. *ibid.*, p. 18-19.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 7 19/11/2019 15:45:07

Si *Le bone Florence of Rome* et l'*Octavian* septentrional proviennent du même espace culturel, s'ils ont été importés, ensemble ou séparément, dans un nouveau contexte et si l'auteur de l'*Octavian* méridional connaissait la légende analogue de Florence, vraisemblablement dans une version ou une rédaction propre à son district, pourquoi un cycle qui relie les deux romans n'est-il pas attesté en Angleterre ? Peut-être est-ce le hasard qui nous a privé des manuscrits dans lesquels il se suivaient l'un l'autre tout en préservant quelques-uns dont leur enchaînement est absent. Sinon, il semblerait que les rédacteurs et les scribes anglais du Moyen Âge tardif qui produisaient de tels poèmes ne s'intéressaient pas à cette structure narrative : soit elle n'avait jamais franchi la Manche, soit, ce qui semble plus probable, elle fut supprimée, laissant derrière elle les traces que nous avons essayé de recueillir ici.

Deux facteurs pouvaient causer sa perte. D'abord, la recherche d'illustres aïeux ou plutôt le renforcement du prestige d'une grande famille par le biais d'ancêtres imaginaires aux exploits fabuleux est une préoccupation aristocratique peu convenable à la bourgeoisie et la petite noblesse de province qui prisait le roman anglais en rime caudale[30]. Dans une autre étude, nous développons l'hypothèse que ce milieu avait beau raffoler des histoires de croisades, il ne songeait guère à relancer une campagne militaire au Proche-Orient[31], par contraste avec la cour des Grands Ducs de Bourgogne qui avait commandité la mise en prose de *Florent et Octavien* et de *Florence de Rome*, comme le démontre Matthieu Marchal[32]. La défaite d'un despote oriental qui menace la chrétienté occidentale dans le poème à l'étude prenait alors une signification morale plutôt qu'historique. Il ne s'agissait pas d'un conflit qui se transmettait de génération en génération mais d'une lutte contre le mal que chaque individu et chaque famille devait

30 — Ce milieu a fait l'objet des investigations de F. Riddy, « Temporary Virginity and the Everyday Body. *Le Bone Florence of Rome* and Bourgeois Self-Making », dans *Pulp Fictions of Medieval England. Essays in Popular Romance*, dir. N. McDonald, Manchester, Manchester University Press, 2004, p. 197-216 ; W. Fahrenbach, « Rereading Clement in Thomas Chestre's *Octavian* and in BL Cotton Caligula A.II », *Essays in Medieval Studies*, t. 26, 2010, p. 85-99 ; M. Johnston, *Romance and the Gentry in Late Medieval England*, Oxford, Oxford University Press, 2014 ; Id., « Mercantile Gentility in Cambridge, University Library MS Ff.2.38 », dans *Truth and Tales. Cultural Mobility and Medieval Media*, dir. F. Somerset et N. Watson, Columbus, The Ohio State University Press, 2015 (*Interventions*), p. 135-150.

31 — J. Stavsky, « Translating the Near East in the *Man of Law's Tale* and Its Analogues », *The Chaucer Review* (à paraître).

32 — M. Marchal, « Voyages et conflits militaires au Proche-Orient dans la mise en prose bourguignonne de *Florent et Octavien* », dans *Pays bourguignons et Orient : diplomatie, conflits, pèlerinages, échanges (XIVe-XVIe siècles). Rencontres de Mariemont-Bruxelles (24-27 septembre 2015)*, dir. A. Marchandisse et G. Docquier, *Publications du Centre européen d'Études bourguignonnes (XIVe-XVIe s.)*, t. 56, 2016, p. 145-159. Cf. également les conclusions de l'article du même auteur publié dans le présent numéro.

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 8 19/11/2019 15:45:07

mener dans sa vie quotidienne. Pour cette raison, on cherchait des récits qui traitaient de cette question et parfois même on les regroupait ensemble, sans aucune considération d'ailleurs de leur source commune ou non.

Jonathan STAVSKY
Université de Tel-Aviv

BDBA-Othovien-Stavsky.indd 9 19/11/2019 15:45:07